

# LE PROVENCAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

**ABONNEMENTS**  
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard  
et Basses-Alpes..... 6 fr. 17 fr.  
Autres départements et l'Algérie..... 8 fr. 20 fr.  
Étranger (Union postale)..... 9 fr. 25 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

N° 14.228 — QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE — JEUDI 20 JANVIER 1916  
LE NUMÉRO 5 CENTIMES  
75, Rue de la Darse, 75 — Marseille

**ANNONCES**  
Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. — Réclames : 2.75 — Pubs divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. — Chronique Locale : 10 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

## LA MALÉDICTION

La terrible parole de Liebknecht, au beau milieu d'une grande séance du Landtag, a jeté la malédiction sur le militarisme prussien tout dégoûtant de sang, tout convulsé de crimes, objet d'exécration et d'horreur pour les peuples civilisés de toute la terre. Le député Heydebrand, avec une étonnante bien germanique, avait prétendu libérer son pays des effroyables responsabilités de la guerre. « L'épée allemande est pure, avait-il osé déclarer. La responsabilité de la guerre retombe sur ceux qui l'ont provoquée. Nous n'avons pas de pire ennemi que celui qui prolonge la guerre, comme c'est le cas pour l'Amérique. Je ne voudrais pas être responsable du sang versé qui retombera sur les coupables. » C'est à ce moment que Liebknecht se leva pour crier, au grand scandale de ses collègues : « Le sang retombera sur vous ! Vous ne dites pas la vérité au peuple... »

Ce n'est qu'un cri isolé, ce n'est qu'une protestation personnelle, et les vociférations de la presque unanimité de l'assemblée prussienne ont dû s'élever immédiatement pour l'étouffer sous leur vacarme. Mais le mot terrible n'a pas moins été dit. Et il n'y a pas de force au monde qui pourra empêcher toute la Prusse, il n'y a pas de force au monde qui pourra empêcher toute l'Allemagne de l'entendre.

Le scandale a dû être d'autant plus grand qu'il s'est produit au sein de cette Chambre prussienne qui est le véritable centre de l'esprit boche.

Plus encore que le Reichstag, où les populations de tous les Etats de l'Empire se trouvent représentées, le Landtag de Prusse résume les pires tendances de ce peuple d'aventuriers, de pillards et d'assassins qui a formé le monstrueux projet de mettre l'Europe en coupe réglée. L'ignoble orgueil de la race boche s'affirme en un tel milieu dans toute sa grossièreté reboutée et dans toute sa révoltante hideur. Voyez de quel ton M. Labell, ministre de l'Intérieur, y a proclamé les origines prussiennes de cet abominable militarisme, qui est toute la gloire de l'Allemagne. « L'esprit de militarisme que l'étranger raille par envie, a-t-il dit, a grandi à l'école de la Prusse, au grand effroi de nos ennemis et pour la bénédiction de la Patrie. » Étrange bénédiction, et qui n'effacera pas devant l'Histoire l'effet de la malédiction de Liebknecht !

Tous les plaidoyers du Landtag ou du Reichstag, même joints à tous ceux où la presse germanique s'évertue si péniblement chaque jour, ne réussissent pas à laver l'opprobre de l'Allemagne.

Les Boches resteront frappés d'une éternelle léthargie pour avoir voulu cette guerre, pour l'avoir traîtreusement déchaînée sur l'Europe et pour l'avoir conduite comme une vaste entreprise de brigandage. C'est en vain qu'ils continuent de chanter les louanges de leur militarisme. C'est en vain qu'ils s'obstinent à célébrer la gloire de leur gloire. C'est en vain qu'ils s'épuisent à prétendre, selon le mot du député Heydebrand, que « l'épée allemande est pure ». Le glaive de l'immense Germania a été déshonoré pour toujours par les forfaits sans nom dont tous ces bandits en uniformes se sont rendus coupables depuis dix-huit mois. « Le sang de femmes innocentes et d'enfants colle aux sabres allemands », disait déjà dans les premiers temps de la guerre un Allemand plus clairvoyant et plus honnête que ses compatriotes, le pasteur Franck. On se souvient peut-être que ce juge impartial se trouva traduit en Conseil de guerre sous l'accusation de haute trahison. Mais sa sentence n'en demeura pas moins acablante pour les criminels. Et elle sera ratifiée par le jugement de l'Histoire.

L'Histoire enregistrera également le cri de malédiction lancé en plein Landtag prussien contre tous ceux qui sont responsables d'un tel amas de scélératesses.

« Le sang retombera sur vous ! » a crié Liebknecht. Oui, le sang retombera sur eux... Tout le sang versé en cette guerre retombera sur ces infâmes bandits d'outre-Rhin qui, pour tenter de satisfaire leurs âpres convoitises et leurs folles ambitions, n'ont pas hésité à déchaîner sur l'Europe ce monstrueux conflit. Il les enveloppera de ses flots rouges qui ne cessent pas de monter. Il les saisira de sa redoutable étreinte. Et quand l'heure aura sonné qui a fixé le destin, il les entrainera avec lui, il les roulera furieusement dans son irrésistible tourbillon, il les précipitera jusqu'au fond du gouffre d'horreur où les pires crimes finissent toujours par trouver leur châtiment.

CAMILLE FERDY.

## Hussards d'Allemagne

Les « hussards de la mort » — dont les insignes macabres égayaient la coiffure du kornprinz — ont des antécédents qu'il ne faut pas négliger. Voici la note que leur consacra, en novembre 1899, le *Mercur* de France :

Je ne doute pas que les hussards qui sont en Allemagne ne fassent souvent parler d'eux. Ce n'est pas que ce soit de fort bonnes troupes et sur lesquelles on puisse faire fond. Ils ne savent ce que c'est que de se battre de près et de loin, et qu'on soutient leur premier

choix, ils prennent la fuite. Mais, c'est que nul d'eux ne les arrête et qu'il faut toujours être sur ses gardes, si on ne veut pas être surpris ; ils savent d'ailleurs assez bien dresser une embuscade, parce que leur métier est d'attendre les gens derrière une haie. Enfin, ils sont sans miséricorde, et ils ne font grâce que lorsqu'ils attendent une bonne rançon de leurs prisonniers.

Dernière une haie... Mettons « au coin d'un bois », et nous aurons là un assez joli portrait d'actualité.

## PROPOS DE GUERRE M. Mirman

Le télégraphe nous a annoncé que M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, vient de révoquer de ses fonctions M. Bontemps, chef de division, ce personnage ayant commis la faute d'abandonner son poste lors du bombardement de Nancy, le 4 janvier.

Pourquoi M. Bontemps s'est-il abandonné sans poste ? Vous le devinez. M. Mirman nous le dit tout net : parce qu'il a eu peur, peur du canon allemand. M. Bontemps est sans doute d'une nature impressionnable, ce que les médecins, dans leur jargon, appellent un hyper-nerveux. Le formidable « badaboum » de la grosse Bertha qui ébranla la capitale de la Lorraine sur un million de résistants, a effrayé M. le chef de division, qui a fichu le camp.

Il est toujours permis d'avoir peur, mais pas toujours de prendre la fuite. Être chef de division dans une préfecture de frontière vous impose une attitude. Si l'on ne tient pas le coup, c'est qu'on n'est pas digne du poste. Mais ce cas, il n'y a qu'à s'en aller pour tout de bon. M. Bontemps ne se serait sans doute pas appliqué lui-même cette juste sanction, c'est pourquoi M. Mirman la lui a appliquée.

Il paraît que ce fonctionnaire avait à son actif de longs et irréprochables états de service. Mais il est relativement aisé de se bien conduire en temps normal ; là où cela devient difficile, c'est lorsque les complications arrivent. C'est au pied du mur qu'on voit le maçon, dit la sagesse des nations.

M. Mirman a voulu faire un exemple. Il en avait doublement le droit, d'abord comme préfet, ensuite comme homme courageux. La guerre a fait éclater les qualités de M. Mirman. Il a accepté un poste ingrat, et il y a fait preuve chaque jour d'énergie, d'initiative, de décision. Militaire, il est fait un excellent général ; civil, il fait un chef qui n'attend pas les ordres du ministre pour prendre des mesures utiles et qui n'a pas peur des responsabilités. M. Bontemps n'est pas un homme de ce genre. C'est une espèce de fonctionnaire assez rare, surtout en ce moment.

ANDRÉ NEGIS

## LA VIE CHÈRE

Les boucheries municipales à la Rochelle

La Rochelle, 19 Janvier.  
Les boutiques des bouchers rochelais sont toujours fermées pour protester contre l'arbitraire de taxation de la viande pris par la municipalité.

D'accord avec les Commissions de l'Octroi et des Finances, qui se sont réunies mardi soir, la municipalité va proposer au Conseil la création de boucheries municipales, et le vote d'un crédit de 200.000 francs à cet effet.

## Le Logement de nos « Poilus » sur l'arrière-front

De confortables baraquements remplacent les toiles de tentes

Le logement de nos « poilus » dans les cantonnements dits de repos, en arrière de la première ligne, a fait l'objet de préoccupations constantes du grand commandement. Assurer un abri confortable, autant qu'il est possible, aux combattants qui viennent de passer plusieurs jours de suite dans les tranchées boueuses et gelées, tel est le problème qui s'est posé avec une urgence impérieuse.

Le plan qui est en voie de réalisation, comporte le logement dans le valonnement ou nos hommes de tout un régiment, en deux séries de baraques qui s'allongeront de chaque côté du chemin passant dans le fond ; pour le moment, la moitié seulement, côté Nord, est en construction, un quart étant à peu près terminé. Les travaux sont poursuivis par des équipes de professionnels choisis dans le régiment même et qui sont trop heureux de rendre ainsi service à leurs camarades.

Chaque compagnie occupe une rangée de cinq baraques s'élevant sur la pente ; les quatre premières sont pour les hommes, la cinquième pour les officiers, le bureau, la popote des sous-officiers, etc. Le camp au complet comportera donc dix-neuf rangées semblables, soit soixante-dix baraques, sans compter les services du colonel, l'infirmerie, les cuisines, etc. Chaque baraque abrite une section de quarante-huit hommes ; la construction est à moitié enfoncée dans la terre pour offrir moins de vue à l'ennemi et aussi pour être plus à l'abri des intempéries ; l'intérieur est entièrement boisé, planché et murs ; le toit, d'une seule pente, est recouvert de carton bitumé ; les fenêtres sont garnies de toile trempée dans l'huile de lin qui, si elle n'a pas la transparence du verre, donne du moins une jolie clarté.

## 536<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE

# Communiqué officiel

Paris, 19 Janvier.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant : Rien à ajouter au précédent communiqué.



Un poste d'observation en première ligne : Le veilleur fait bon accueil au jus.

## LE RETOUR DES OTAGES

A GENEVE

Geneve, 19 Janvier.  
Les otages français qui sont passés à Lausanne, à huit heures, ont été reçus par M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, qui leur a souhaité la bienvenue au nom de la colonie ; ils sont arrivés à Genève à 9 heures et ont été reçus à la gare par MM. Surin, préfet de la Haute-Savoie ; Gœtz, directeur du ministère de l'Intérieur ; Pascal d'Aix, consul de France à Genève ; Agéodou, commissaire fédéral. Les otages ont été conduits au bureau de la gare, les otages sont repartis à 10 heures 30 par train spécial pour Lyon.

## LE RECIT D'UN RAPATRIE

Berne, 19 Janvier.

J'ai pu accompagner de Zurich à Berne les otages rapatriés dans le train. L'un d'eux qui, par un respectueux scrupule, m'a demandé de ne pas le nommer avant qu'il ait mis le pied sur le sol de France, m'a fait le récit suivant :  
Un matin, dix commandants du territoire occupé, reçurent l'ordre d'arrêter dix notables français comme représailles des arrestations d'Allemands par le Maroc. Sur l'arrestation de M. Trépoint, préfet du Nord, qui, à son tour, pendant notre captivité en Allemagne, une attitude admirable et calme et de dignité, nous ne savons que peu. Lorsque l'officier allemand se présenta au bureau de la préfecture de Lille pour annoncer au préfet qu'il venait l'arrêter comme représailles pour le Maroc, M. Trépoint lui répondit : « Pour le Maroc ? Mais c'est une comédie cela ! » — Non Monsieur, fit l'officier allemand, c'est une tragédie. — Vous nous amena à Hirson, et on nous enferma tous ensemble dans une casemate du fort presque entièrement détruit. Nous sommes restés un mois entier dans cette casemate qui avait une seule fenêtre donnant sur le mur et dont le plafond fendu laissait passer l'eau. Au commencement de mars, on nous fit partir pour l'Allemagne ; nous avions pu emporter aucun bagage lors de notre arrestation ; le voyage se fit dans un wagon de troisième, sous la surveillance de deux sous-officiers et six soldats allemands. Le lendemain soir, nous arrivâmes à Bastard où on nous internâ dans une prison de la ville, sans égard pour notre situation, pour notre dignité personnelle. Dans cette prison nous avons passé six mois, longs et interminables, logés dans deux cellules étroites et mal aérées, des matelas bourrés de paille nous servaient de couchettes. Nous n'avions qu'une seule couverture pour nous protéger contre le froid ; notre nourriture était celle des sous-officiers, hélas, absolument exécrable. Plusieurs d'entre nous tombèrent malades et pendant longtemps la santé du sénateur Noël donna de graves inquiétudes à ses compagnons de captivité. Ce n'est que sur l'intercession du médecin de la prison qu'on nous permit enfin de nous faire servir un ordinaire amélioré, qu'on faisait payer un mark par repas. On ne nous permettait d'écrire que deux lettres par quatre cartes postales par mois, mais la plupart ne franchirent jamais la frontière allemande. On nous laissait écrire pour savoir ce que nous pensions et de temps en temps nous recevions des réponses de nos familles et c'était là notre seule consolation. Comme journaux nous n'avions que la *Gazette de Francfort* naturellement, on mettait avec une complaisance narquoise aussi à notre disposition la *Gazette des Ardennes*, le journal boche imprimé en français dans les régions envahies ; bien entendu jamais aucun de nous n'a jeté un regard sur cette feuille.

Chaque jour, à 9 heures du matin, il nous fallait aller répondre à l'appel ; le reste de la journée, nous étions libres de rester dans nos cellules ; le soir, à 9 heures, un sous-officier en passait l'inspection et à 10 heures d'état l'extinction des feux ; la prison gardée par de nombreuses sentinelles était plongée dans une profonde obscurité. Enfin sonna pour nous l'heure de quitter

les cachots de Rastatt : le 12 décembre 1915, on nous fit partir de cette ville pour celle près de Hanovre où nous fûmes internés dans le camp des officiers prisonniers, après un mois environ de séjour à Celle, où nous pouvions causer avec des officiers captifs.

On nous annonça le 1<sup>er</sup> janvier, que nous allions être échangés contre dix otages allemands. Le jour de l'an même nous partions pour Mannheim et de là, presque sans arrêt, pour Singen. C'est là, qu'après un an de captivité, nous fûmes, pour la première fois, couchés dans un lit et des draps blancs. Nous descendîmes au Central-Hôtel de Singen et on nous garda encore pendant seize jours exactement : l'hôtel était gardé nuit et jour par une sentinelle. Enfin, ce matin, est venu pour nous la délivrance. Au départ on nous avait remis à chacun une sorte de passeport-feuille de route ; nous fûmes accompagnés toutes sortes de victoires imaginaires : à tout instant on faisait sonner les cloches et les sonneries étaient pour nous un véritable supplice. Hier soir encore, à Singen, nous eûmes à subir ce supplice car les Allemands firent sonner les cloches pour célébrer leur « grande victoire » sur le petit Monténégro.

## A LYON

Lyon, 19 Janvier.

Le train ramenant les otages rapatriés d'Allemagne est arrivé ce matin à la gare des Brotteaux, à Lyon.  
L'ancien sénateur de l'Isère, directeur de l'école centrale, M. Jacomet, procureur général à Douai ; Lebas, maire de Roubaix ; le comte de Franqueville, maire de Bourlon ; Catoire, maire de Saint-André-les-Lille ; Dassin, ingénieur à Pressançon ; de Fonteville, maire de Tavaux (Aisne) ; Coquerelle, directeur du Mont-de-Piété de Saint-Quentin, et Deloche, propriétaire rural à Jaudun.

Les rapatriés étaient accompagnés depuis Genève par M. Gœtz, directeur du contrôle au ministère de l'Intérieur.  
A 7 heures un quart, nos compatriotes ont été reçus par MM. Raull, préfet du Rhône, spécialement délégué par le gouvernement ; le général d'Amade, inspecteur d'armée ; Herriot, sénateur, maire de Lyon.

Le service d'honneur était assuré par une compagnie d'infanterie.  
A l'arrivée du train, la musique municipale a joué la *Marcellaise*. Le préfet du Rhône a conduit les otages dans un salon aménagé pour leur réception où les attendaient les autorités civiles et militaires et les représentants des corps constitués. Le préfet leur a souhaité la bienvenue au nom de la France et du gouvernement ; M. Herriot les a salués au nom de la ville de Lyon. Le préfet du Nord leur a répondu au nom de ses camarades de captivité.

Les autorités lyonnaises ont ensuite reconduit nos compatriotes à leur train, à la gare des Brotteaux. Le préfet, le général d'Amade et le maire de Lyon les ont accompagnés jusqu'à la gare de Perrache. Le train spécial a été rattaché au train commercial quittant Perrache pour Paris, à 8 h. 10. Ce train arrivera à Paris à 15 h.

## IL Y A UN AN

### Mercredi 20 Janvier

Combats d'artillerie sur presque tout le front ; des attaques allemandes sont notées après de furieux engagements, notamment au sud-est de Saint-Mihiel et autour de Thann, à Silberlock et au Hartmannswillerkopf.

Front oriental : évacuation de Skempe (Yougoslavie) par les Allemands, occupation de Pokrokhia (Bukovine) par les Russes.

En Dalmatie, bombardement sans résultat du mont Lovcen (Monténégro) par l'artillerie des forts et de la flotte autrichienne de Cattaro.

En Arabie (golfe Persique), reconnaissance des Anglais et mise en fuite des Turcs avec de fortes pertes, jusqu'à Korn, sur l'Euphrate.

A Essen, des avions alliés jettent des bombes sur l'usine Krupp.

Lire à la 4<sup>e</sup> page

Le Mystère de la Maison d'Auteuil

## LA GUERRE

# Les négociations seraient rompues entre l'Autriche et le Monténégro

## LE BLOCUS DE L'ALLEMAGNE

Londres, 19 Janvier.

M. Briand, président du Conseil des ministres, de France, ministre des Affaires Étrangères, accompagné de l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, de M. Sembat, ministre des Travaux Publics, et du chef d'état-major général du ministère de la Guerre, est venu à Londres pour rendre aux ministres anglais la visite que ceux-ci avaient faite en France il y a quelques semaines.

Les ministres français profiteront de leur séjour, pour traiter quelques questions de détail qui se posaient entre les deux pays.

## L'Angleterre augmente les effectifs de sa Flotte

Londres, 19 Janvier.

Un Livre Blanc, publié aujourd'hui, prévoit une augmentation des effectifs de la flotte de 60.000 officiers et marins pour l'année finissant le 31 mars, ce qui porte le total de l'armée navale à 350.000 hommes.

## LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 19 Janvier.

Un événement d'importance très relative, mais d'un effet moral incontestable, est survenu pendant l'intermission de ma collaboration. Il ne m'a nullement surpris, et j'aurais pu, dans le dernier bulletin que j'ai transmis au Petit Provençal vendredi 14 janvier, le laisser pressentir. J'avais terminé mon article, ce jour-là, en adjurant le gouvernement français de ne pas perdre une minute pour mettre l'armée serbe à l'abri, et j'ajoutais : « car tous les souverains n'ont pas la force d'être plus forts que le roi Pierre de Serbie ! »

J'ai supprimé ce dernier membre de phrase, que d'ailleurs la censure n'aurait peut-être pas laissé passer. Mais la crainte que je n'exprimais plus, ou dont je ne relevais plus la cause, n'en ressortait pas moins dans ma conclusion.

On discutera beaucoup autour de l'événement auquel on cherchera des raisons plus ou moins romanesques. Comme il n'est pas permis de tout dire, je me borne à observer ceci : Voilà un petit peuple, ou une tribu de montagnards, braves, mais qui sont en guerre depuis plusieurs années. Ils ont comme roi et compagnon d'armes un souverain, beau-père à la fois des rois de Serbie et d'Italie. Or, ces braves montagnards savent une chose, c'est que le roi de Serbie a été chassé de son royaume devenu tout entier la proie de l'ennemi, c'est que le roi d'Italie n'est pas venu au secours de son beau-père menacé du même péril, et les agents de Vienne n'ont pas dû manquer de faire remarquer à ces paysans frustrés mais droites, que l'Italie n'avait jamais déclaré la guerre à l'Allemagne !

Le leur aura suffi d'insister sur le sort réservé aux petits Etats que l'Entente prend soin de sauvegarder, pour que la perspective d'un sort analogue à celui de la Belgique et de la Serbie ait fait fléchir la volonté monténégrine.

A côté de cet argument d'ordre populaire, si on peut dire, il y en a eu d'autres, qui n'ont eu de se faire valoir que dans l'entourage immédiat du roi.

Tout cela est affligeant, surtout parce que c'est la preuve que l'unité de méthode et d'action qui a fait défaut aux peuples de l'Entente, n'existe encore qu'en promesse. Ce n'est pas la faute de la France, ni du chef du gouvernement actuel, M. Briand.

Je sais que celui-ci est arrivé à resserrer les liens d'indépendance et de collaboration entre l'Angleterre et la France. On peut être convaincu que la Russie y adhéra sans restriction, et sans doute l'Italie aussi, dont la loyauté ne saurait être suspectée.

L'esprit de décision du gouvernement français vient de s'affirmer d'une manière catégorique dans un deuxième ordre de faits, positifs et nets, ceux-ci.

Comme les événements nous apprennent qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, et que c'est être pour nous une honte ineffaçable et une faule sans nom que de laisser les débris de l'armée serbe exposés à être détruits ou pris par les Autrichiens, la Marine française les embarque et les transporte à Corfou. Cela vaut mieux que de discuter jusqu'à l'heure où il n'est plus temps d'agir.

De toutes parts, d'ailleurs, on sent, sous l'apparence acalme des événements, comme un bouillonnement d'énergie et de volonté chez les Alliés.

Les succès des Russes démontrent que les nouvelles armées du Tsar sont prêtes. L'Angleterre affirme sa résolution malgré l'opposition stupide des syndicalistes et travaillistes de lever les nouveaux millions d'hommes qui lui sont nécessaires et qu'elle est en mesure d'armer et d'équiper dès maintenant.

Enfin, on se décide à resserrer le blocus puisqu'il est démontré que l'Allemagne ne reçoit à peu près tout ce dont elle avait besoin par l'intermédiaire des petits Etats neutres.

L'Angleterre vient de commencer par acheter à la Roumanie toutes les quantités de céréales que celle-ci avait vendues aux

Empires du centre, et qu'elle ne voulait leur livrer que contre paiement en or. Comme Berlin et Vienne hésitent, et on le conçoit, à s'écarter, les acheteurs britanniques sont arrivés qui ont tout pris. Le coup est habile, mais l'autre mesure qui consiste à utiliser effectivement la maîtrise de la mer en affaissant l'ennemi, devrait être appliquée depuis longtemps.

MARIUS RICHARD.

## LA GUERRE EN ORIENT

# La Capitulation du Monténégro

Rome, 19 Janvier.

Elle ne change en rien la situation générale

D'après les impressions recueillies dans les cercles compétents, la paix monténégrine n'exercera aucune influence sur la situation militaire des Alliés dans les Balkans.

L'Italie de son côté est plus que jamais résolue à faire les sacrifices nécessaires pour sauvegarder ses intérêts sur la côte de l'Adriatique et à maintenir ses positions en Albanie.

## L'Allemagne et les négociations

Londres, 19 Janvier.

Suivant un télégramme officieux de Berlin, M. de Bülow représenterait le kaiser dans les négociations de paix avec le Monténégro.

Geneve, 19 Janvier.  
Le président de la Chambre des Seigneurs de Prusse a salué avec joie la reddition de l'armée monténégrine, et il a déclaré que les conséquences de la supériorité militaire de l'Allemagne. Nous espérons, ajoute le président, obliger les autres ennemis, tôt ou tard, à faire la même expérience, de sorte que les hostilités avec le Monténégro étaient suspendues et que les opérations de captivité ont commencé hier.

## Le Monténégro a rempli son rôle

Londres, 19 Janvier.

Nous ne devons pas oublier, dit le *Morning Post*, que le rôle du Monténégro a été très utile. Il a servi de protection au flanc des armées serbes, qui, sans cela, auraient été enveloppées par l'Ouest et coupées d'Albanie. Le journalet ajoute au sujet de la Grèce : « Si elle avait été fidèle à ses engagements, elle aurait dû jouer le même rôle à l'égard de l'invasion bulgare. M. Venizelos l'avait compris. Il suffisait à la Grèce de déclarer qu'elle ne laisserait pas attacher la Serbie, pour faire avorter le plan bulgare. »

## Le mécontentement dans l'armée monténégrine

Rome, 19 Janvier.

La paix séparée faite par le roi Nicolas produirait un mouvement de mécontentement dans l'armée monténégrine.

Le général Martinovitch serait à la tête des protestataires, qui veulent continuer la lutte aux côtés de leurs frères d'armes serbes jusqu'à la restauration de Pierre Karageorgievitch sur son trône.

Si les ennemis de l'Autriche ne réussissent pas à convaincre le roi et le gouvernement de reprendre la lutte pour l'honneur du Monténégro, ils formeront des bataillons monténégrins, qui s'engageraient dans les rangs de l'armée serbe.

## Les conditions de paix

Paris, 19 Janvier.

Le *Pester Lloyd* écrit que les conditions de la paix qui seront imposées au Monténégro seront très larges. Néanmoins, le gouvernement austro-hongrois n'oubliera pas, dans le traité à intervenir, de sauvegarder les intérêts de la monarchie.

## Le roi Nicolas a remis son épée au général autrichien

Paris, 19 Janvier.

On lit dans le *Daily Mail* : M. Popovitch, consul du Monténégro à Rome, dit que le roi Nicolas a adressé à son peuple une proclamation dans laquelle il déclare qu'il n'y avait que deux issues à la situation : la reddition ou la ruine.

D'autre part, des radiotélégrammes reçus de Cetigne dans la matinée annoncent que le drapeau blanc a été hissé à Grahovo où le roi Nicolas a remis son épée au général Herles.

Les officiers monténégrins pleuraient. Les généraux Mislavitch et Valutovitch ont refusé de se rendre et se sont enfuis pour rejoindre les Serbes.

## L'opinion en Italie

Rome, 19 Janvier.

On pourrait se faire une idée assez exacte de l'opinion régnant en Italie au sujet de la guerre par l'aspect des journaux de ce soir. La capitulation du Monténégro occupe presque toutes les premières pages des journaux et cependant les commentaires qui s'y attachent sont d'une sérénité parfaite. On reconnaît que l'événement possède une certaine importance morale et l'on affirme qu'elle ne





